

C'est à dire

Benoît Patar and Jean-Pierre Maisonneuve

Number 27, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22010ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Patar, B. & Maisonneuve, J.-P. (1986). C'est à dire. *24 images*, (27), 4–5.

LES PLEUTRES QUI NOUS DIRIGENT

On ne reviendra pas sur l'infâme pantalonnade qui a suivi les élections: à en croire Gérard Godin, feu ministre de la Culture, les méchants Majors auraient tordu le bras au gouvernement pour l'empêcher d'appliquer la loi 109. On reste confondu par tant de bêtises proférées simultanément. De deux choses l'une: ou bien le gouvernement a des couilles et prend ses responsabilités, ou bien il n'en a pas. S'il n'en a pas, il vaut mieux qu'il s'en aille et nous fiche la paix. Quant aux copies en français, on attend toujours: le sinistre René Lévesque mettait son veto (au conseil des ministres), Johnson... patientait, et maintenant que faut-il espérer d'un Premier Ministre aux yeux de qui la culture compte bien peu? On n'est pas sorti du bois.

LA PROGRAMMATION DE LA CINÉMATHEQUE

Grâce à la Rétrospective Columbia, le bilan paraît relativement bien équilibré. Chacune des décennies a été bien représentée. Voici quelques chiffres: période du muet: 37 films; 1930-40 = 58 films; 1940-50 = 41 films; 1950-60 = 56 films; 1960-70 = 69 films; 1970-80 = 84 films; 1980-85 = 70 films. On constatera que la période qui va de 1970 à 1985 représente encore 1/3 des films projetés, ce qui est énorme pour une institution qui veut se donner un rôle «historique». D'autre part, le nombre de films projetés sur l'année est demeuré le même, soit une moyenne de 1,5 films par jour (sur 300 jours).

En ce qui concerne l'origine des films, le cinéma allemand jouit toujours d'un prestige inexplicable: 53 films cette année-ci (contre 47 l'année dernière). Le cinéma français reste au zénith avec 124 films (contre 158 l'année dernière). Le cinéma québécois est en recul: 29 (contre 50). Le cinéma américain, suite à la Rétrospective Columbia, grimpe à 113 (au lieu de 42 l'année dernière). Quant aux cinémas italiens et anglais, ils ont encore et toujours la portion congrue: 16 (contre 17).

Une remarque pour finir: il est toujours impossible de savoir le pourcentage de copies 35 mm qui passent à la Cinémathèque, les têtes pensantes de cet organisme semi-public se refusant à communiquer le renseignement à leurs lecteurs (auraient-ils peur qu'on sache que les 2/3 des films sont en 16 mm?).

À souligner le rôle ô combien efficace et exemplaire de Louise Beaudet dans le domaine du cinéma d'animation.

ORSON WELLES

Certains lecteurs auront été surpris de ne pas voir dans les colonnes de *24 Images* un hommage à Orson Welles. Notre but et nos intentions n'étant pas de répéter indéfiniment de vieilles rengaines, nous avons préféré ne pas nous associer aux

cohortes de la dithyrambe et laisser passer quelque peu l'événement. Les quelques mots qui suivent suffiront.

Il est de tradition de célébrer le réalisateur de *Touch of Evil* comme un des plus grands cinéastes de l'histoire (l'Histoire avec une grande hache, comme disait Ralph Bissnonette). Première réflexion: l'histoire du cinéma est fort courte, par conséquent, il vaudrait mieux attendre et regarder autour de soi avant de proférer de pareilles insanités. Deuxième réflexion: il y a trois catégories d'admirateurs d'Orson Welles. Il y a d'abord ceux qui n'ont jamais rien vu, et qui ne font que répéter ce qu'ils entendent dire par des journalistes ou des professeurs aussi ignares qu'eux; ceux-là ils sont légion, et en définitive se fichent du cinéma et de l'histoire du cinéma comme de leur dernière culotte. Il y a ensuite ceux qui se piquent de culture (à bon droit) et sont ravis de découvrir chez le metteur en scène du *Procès*, une sens narratif inhabituel, un souci de l'effet esthétique et de la rupture de ton; ce sont les littéraires, qui voient un film comme ils liraient un roman: ils sont sensibles aux dislocations du récit, aux idées, à la signification. Il y a enfin quelques critiques et quelques historiens, voire quelques cinéphiles (qui aiment le cinéma) pour qui le grand Orson est un génie: c'est le cas, par exemple, de Jean Mitry ou de quelques autres. Je crois que leur point de vue, qui est respectable, repose sur une méprise historique. Ils attribuent à Welles des vertus qu'il ne possède qu'en fonction de ce qu'il a fait socialement. Car Welles historiquement est important. Il est le premier, par exemple, à s'opposer systématiquement aux grands studios; il est le premier aux USA à imposer la notion d'auteur; il est un des premiers à défier les producteurs hollywoodiens et à s'opposer à une tradition narrative du cinéma américain le plus commercial. Mais s'il innove sur le plan d'un «type» de langage cinématographique, ce n'est jamais qu'en reprenant des vieilles formules auxquelles il confère un aspect incongru ou faussificateur. Par exemple, la fameuse scène du miroir de *Lady from Shanghai*, dans son expressionnisme factice, est mille fois moins convaincante qu'une scène de *The Prisoner of Shark Island* (dont le sujet est, bien sûr, différent). En réalité, c'est de l'extérieur que Welles intervient, en s'attaquant au procédé, et non pas en inventant un langage visuel neuf. Et c'est la raison pour laquelle il plaît tant à certains, et déplaît tant à ceux qui attendent autre chose du cinéma que des trucs factices et étincelants.

Avant de terminer, il faudrait faire remarquer que Welles, s'il n'est pas un grand cinéaste, est un très grand comédien. Son sens de la mesure, son regard, sa gestuelle sont inimitables. Ainsi dans *Moby Dick*, (de John Huston), dans *Les Tartares* (de Richard Thorpe), et surtout dans *The Black Rose* (d'Hathaway).

Pour conclure, j'aimerais reprendre ce texte de Borgès que publiait Marcel Jean dans *Le Devoir* du 19/10/85: «J'ose prévoir que *Citizen Kane* durera comme durent certains films de Griffith ou de Poudovkine dont personne ne nie la valeur historique, mais que personne ne se résigne à revoir. Il souffre de gigantisme, de pédanterie, d'ennui. Il n'est pas intelligent, il est génial: dans le sens le plus sombre et le plus allemand du mot.»

UN LECTEUR NOUS ÉCRIT

Plusieurs manifestations cinématographiques d'envergure internationale s'efforcent de présenter, pour le bénéfice des cinéphiles, les productions documentaires récentes.

Ainsi, une compétition internationale de grand calibre existe en Italie depuis une vingtaine d'années: le «Festival De Popoli» de Florence. Depuis 1979, le festival «Cinéma du réel» prend l'affiche à Paris au Centre national d'art et de culture George Pompidou. En 1983, un bilan du film ethnographique était créé au musée de l'homme dans le prolongement du festival «Cinéma du réel». On n'oubliera pas non plus de rappeler l'existence du «Festival Margaret Mead» et ce, depuis quelques années.

Cet intérêt à l'égard d'un cinéma en prise avec la réalité semble bel et bien présent en Belgique comme en témoigne le II^e Festival international de films sociologiques et ethnographiques de Bruxelles. Cette manifestation se déroulait les 29-30 novembre et 1^{er} décembre 1985 au Centre culturel de la communauté française de Belgique.

À cette occasion, l'organisme-hôte, le Centre du film ethnographique Wallonie-Bruxelles avait sélectionné une cinquantaine des meilleurs films ethnologiques et sociologiques récents présentés lors de grands festivals internationaux ainsi que les dernières productions belges.

Le Festival s'est ouvert par une soirée consacrée à l'œuvre récente de Jean-Dominique Lajoux, ethnologue et cinéaste des plus prolifique. Depuis 1958, Lajoux se consacre, avec une maîtrise exceptionnelle, à la description visuelle du monde rural français. Cette collecte d'images était destinée à rendre compte notamment des mutations propres aux techniques acro-pastorales et artisanales ainsi qu'aux fêtes calendaires et coutumes de ces populations rurales.

Chargé de recherche au Centre national de la recherche scientifique (C.N.R.S.), Jean-Dominique Lajoux travaille en étroite collaboration avec le Musée des arts et traditions populaires de Paris et le Service cinéma du C.N.R.S. Grâce à l'appui de la Commission du patrimoine du Ministère français de la culture, Lajoux a réalisé à partir de fonds d'archives cinématographiques qu'il a constitués, une

première série de monographies audiovisuelles.

Son court métrage **L'Ours** relate la coutume de la capture facétieuse de l'homme sauvage dans les montagnes pyrénéennes. L'habillement et le maquillage de deux hommes sauvages qui descendent vers la bourgade où les chasseurs se mettent à leur poursuite afin de les capturer retiennent l'attention du cinéaste.

Une production intitulée **Les Rois Mages** donne l'occasion à Lajoux de mettre en scène la traditionnelle tournée effectuée par de ces illustres personnages dans une commune de la région de Dunkerque.

Une coutume qui consiste à attraper et à noircir tout individu se risquant dans l'enceinte d'un village de l'Hérault, pratique commémorative d'une ancienne bataille entre deux villages, est documentée par Lajoux au moyen du film **Les Paillasses**.

Festa Berria est un documentaire consacré à la procession de la Fête-Dieu, telle qu'elle se perpétue encore de nos jours au pays basque. Les cinéphiles ont pu également visionner **Les Dablos**, un film remarquable tourné par Lajoux en Espagne. Costumée de ramages multicolores, la confrérie des Los Dablos célèbre, quatre jours durant au début du mois de février, la fête de leur patron saint Blaise.

Parmi les longs métrages primés lors de ce Festival, **Cabra Marcado Para Morer**, un film brésilien réalisé par Edouard Coutinho, nous permet de cerner, vingt ans après l'assassinat d'un leader paysan, les changements survenus dans ce pays d'Amérique latine. **Auf Der Suche**

Nach El Dorada, tourné également au Brésil par le cinéaste Oliver Herbrich, nous initie aux conditions de vie dans un camp de chercheurs d'or en Amazonie. À signaler également, le film français **Les Cousins d'Amérique** du réalisateur Philippe Costantini qui nous décrit l'existence de deux familles portugaises, l'une vivant dans un petit village du nord du Portugal, l'autre installée aux États-Unis dans l'État du Massachussets.

Le continent africain n'a pas été négligé comme en témoigne la présentation de deux excellents films. Il s'agit de **Les Temps du pouvoir** d'Éliane de Latour, un documentaire consacré aux Mawri du Mali, tiraillés entre le Coran et le culte des ancêtres, le passé et le présent, ainsi que **Der Hear Der Ziegen**, une production d'Ivo Strecker qui nous décrit avec une rigueur exemplaire la vie rituelle des Kamar en Éthiopie.

Plusieurs films faisaient état de la condition des femmes de par le monde. Ainsi, les femmes d'un village chinois nous ont entretenus de leur place à l'intérieur de la famille et de l'économie rurale dans **Small Happiness: Woman of a Chinese Village**. Le film **Pour que ses jours fleurissent** nous permettait de porter un regard neuf sur les rites et gestes quotidiens des femmes kabyles.

On a pu également visionner lors du Festival quelques films abordant la question du pouvoir et de la résistance à ce pouvoir. Le film **Mo Sami Valoet** traitait de la lutte que mènent pour leur survie les Lapons, un peuple qui fut toujours non-violent. Quant à ce reportage de la

R.T.B.F. **La Grève sans fin**, il nous plongeait en plein cœur du long conflit qui opposa les mineurs anglais au National Coal Board.

Les productions belges n'ont évidemment pas été oubliées. Le cinéaste ethnologue Alexandre Keresztesy nous présenta son dernier. Film sur le carnaval de Vierves **Au feu mardi gras** ainsi que **Le feu du coq** qui traite des combats de coq en Wallonie. Le vidéo **Au monastère de la rue** nous a livré l'expérience fort émouvante de trois pères franciscains qui partagent la vie des clochard bruxellois.

Face à la multitude de manifestations cinématographiques visant le divertissement du public, cette seconde édition du Festival international de films sociologiques et ethnographiques de Bruxelles aura permis de diffuser un éventail significatif de productions documentaires alliant des préoccupations de type scientifique mais aussi esthétique.

Plusieurs projections, animées avec brio par des cinéastes-ethnologues chevronnés, ont donné lieu à des discussions des plus stimulantes. Ainsi, sans pour autant nier ou éliminer la part de subjectivité créative qui sous-tend n'importe quel documentaire, ces artistes ont été amenés à réfléchir sur la portée scientifique de leur œuvre.

Dans l'ensemble, les films sélectionnés dans le cadre de ce bilan suscitèrent de nouvelles et nombreuses interrogations auprès d'un public averti préoccupé par ces «autres cultures», leur crise ainsi que leur développement.

Jean-Pierre Maisonneuve

Vient de paraître aux Éditions du Préambule



ISBN: 2-89133-066-8



ISBN: 2-89133-067-6